

LES HISTORIENS DE FRÉJUS

PAUL GRAUGNARD

Après son élection en qualité de maire de Fréjus, M. André Léotard décida, pour informer les Fréjusiens, de créer un bulletin municipal qui permettrait de décrire à chacun, en toute transparence, aussi bien le passé que l'avenir de notre ville.

Etant chargé, au cabinet du maire, de la préparation de ce bulletin, j'avais pour mission de rechercher tous documents susceptibles d'apporter une information aux futurs lecteurs.

C'est ainsi qu'en 1972 je reçus de Paul Graugnard, notre érudit bibliothécaire, un document retraçant les différents auteurs de réflexions sur notre ville.

Ce document n'ayant pu, à l'époque, être publié, il m'a paru utile d'apporter aux amis de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région, ce document qui donne un éclairage sur l'intérêt porté à notre antique cité par des personnages parfois illustres.

Je précise que sa rédaction est due entièrement à M. Paul Graugnard, aujourd'hui disparu, auquel je tiens à rendre hommage pour son érudition.

Alfred BERTINI

La ville de FRÉJUS était si considérable à son origine que Camille Jullian n'hésite pas à écrire qu'elle « *ouvrait et fermait la Gaule* ».

Les auteurs anciens, les deux Pline, Tacite, Pomponius Mela, Strabon, ont mentionné Fréjus dans leurs écrits, toujours très succinctement.

Tacite appelle Fréjus « *la cité de la mer* », tandis que Strabon la qualifie de « *considérable* ».

Une lettre de Pline le Jeune adressée à Paulinius nous donne d'intéressants renseignements sur le climat de Fréjus.

« *Je vous avouerai – dit Pline – ma douceur pour mes gens, d'autant plus franchement que je sais avec quelle bonté vous traitez les vôtres.*

J'ai constamment à l'esprit ce vers d'Homère :

“Il eut toujours pour eux le cœur d'un tendre père”

et n'oublie point le nom de “père de famille” que parmi nous on donne aux maîtres.

Mais quand je serais naturellement plus insensible et plus dur, je serais encore touché du triste état où se trouve mon pauvre Zozime. Il est fidèle, complaisant, instruit, son talent principal et son titre, pour ainsi dire, est celui de comédien.

Il y a quelques années déjà que, déclamant avec force et véhémence, il vint tout à coup à cracher le sang. Je l'envoyai en Égypte pour se rétablir et, après y avoir fait un long séjour, il en est revenu en assez bon état. Mais, ayant rechuté et, bientôt après, son crachement de sang le reprit.

Pour essayer de le guérir, j'ai résolu de l'envoyer dans une des propriétés que vous possédez à Forum Julii. Je me souviens de vous avoir souvent entendu raconter que l'air y est sain et le lait très bon pour ces sortes de maladies ».

Au XIV^e siècle, le chancelier de l'Hôpital, dans l'épître en vers latins où il rend compte de son voyage en Provence, dit que Fréjus a eu le mélancolique destin... des villes que la mer a ruinées en les délaissant :

« ... *Ubi portus erat, siccum nunc littus et horti* »

(... *Là où jadis était un port, maintenant c'est un rivage sec, ce sont des jardins*) [le quartier des Horts].

Il faut arriver au XVII^e siècle pour trouver quelques travaux vraiment importants.

C'est naturellement de la Fréjus chrétienne que s'occupèrent, en premier lieu, les historiens de cette époque, presque tous hommes d'église, à peu près seuls détenteurs des traditions de l'histoire et de la science, si précieusement conservées, pendant le Moyen Âge, dans les cellules des cloîtres sauveurs.

En 1636, le père Louis du Four, supérieur de la maison des Jésuites de Fréjus, publie, en latin, un traité de « *Saint Léonce, évêque de Fréjus* ». C'est une simple monographie.

Mais en 1680, Joseph d'Antelmi, chanoine du chapitre fréjusien, compose et fait imprimer une dissertation latine sur les débuts de l'église de Fréjus : *De initiis Ecclesiae Foro-Julienensis*.

Ces deux ouvrages étaient bien incomplets encore lorsque, en 1729, l'abbé Girardin, né à Fréjus, y ayant vécu, pourvu en outre d'une forte culture classique écrit, cette fois en français, l'histoire de la ville et de l'église de Fréjus, en deux volumes.

Cette œuvre – on est en 1729 – est dédiée tout naturellement au cardinal de Fleury qui, d'évêque de Fréjus était devenu ministre de Louis XV.

Girardin nous donne les motifs qui l'incitèrent à écrire ces livres :

« *Le premier c'est, on le devine, le séjour de seize ans que Fleury fit à Fréjus et qui, en quelque sorte, a redoré la gloire de l'antique cité.*

Le second est qu'il sera le premier historien français de Fréjus.

Le troisième c'est le plaisir et l'avantage que ses concitoyens en pourront retirer ; ils liront leur propre histoire.

La quatrième raison, ajoute-t-il, a été de faire connaître aux étrangers la splendeur de notre ville... en conservant aux races futures le nombre, les dimensions, la magnificence et la figure de tant de beaux ouvrages que les Romains y avaient faits, et que l'on voit dépérir tous les jours.

Le cinquième motif qui m'a beaucoup animé a été l'amour de la patrie que la nature a gravé dans tous les cœurs.

Le sixième motif a été de marquer à son Éminence [de Fleury], en lui dédiant cette histoire, le très profond respect que j'ai pour elle, la reconnaissance que tous les citoyens de Fréjus conservent de toutes les bontés dont elle les honore et le respectueux attachement qu'ils ont pour son auguste personne.

Enfin, le septième et dernier motif est plus scientifique ; il a pour raison de corriger les erreurs des précédents historiens. »

En 1834, Prosper Mérimée, inspecteur des monuments historiques, en visite à Fréjus, décrit dans la relation de son voyage, l'état dans lequel il vit la cité : « *le périmètre de la ville antique est visible presque partout et, dans quelques endroits, on peut encore juger de la hauteur des murs...* ».

En 1847, M. Baude, conseiller d'État, chargé d'une mission relative à la Marine sur les côtes de Provence, écrivit dans son rapport, à propos de Fréjus :

« Les cités ont, comme les grands hommes, leurs vicissitudes ; Fréjus en est un exemple. Cette ville aujourd'hui réduite à moins de 3 000 habitants, en a jadis compté plus de 40 000. César, et Auguste après lui, se plurent à l'agrandir et à l'élever. Les antiquaires se sont souvent arrêtés sur les vestiges de ses aqueducs et de ses temples ; s'ils fouillaient les décombres de son amphithéâtre, ils seraient probablement aussi bien dédommagés de leurs peines qu'à celui d'Arles.

En examinant de près l'ensemble du projet de rétablissement de l'ancien port des Romains, ses quais encore bien conservés après avoir résisté à vingt siècles, la position, la direction de son embouchure, la facilité de creuser un canal dans le sable, le abris qui garantissaient des vents la prise de ce canal, on est avec raison étonné qu'on eut attendu si longtemps pour rendre une partie de son premier éclat à une ville, autrefois si célèbre, et que les souverains du monde estimaient pour sa position, pour la fertilité de son terroir et pour la salubrité de son air. »

En 1879, M. Chales Lentheric, qui a consacré à l'étude des antiquités provençales plusieurs ouvrages remarquables, écrit sur Fréjus le texte suivant :

« ... Fréjus, pauvre et triste, s'éteint dans une morne solitude. Le voile de la mort semble déjà recouvrir la campagne silencieuse et endormie. La large plaine de l'Argens se développe horizontale, verdoyante et fiévreuse ; les ruines de l'aqueduc se dessinent à l'horizon, se perdent dans le fond de la vallée et rappellent ces longues files d'arceaux et de piliers qui rayent à perte de vue la campagne déserte tout autour de la Ville Eternelle.

L'ensemble de ce paysage méridional est beaucoup plus italien, dans le sens classique du mot, qu'un très grand nombre de sites célèbres en Italie. C'est le même sol, le même ciel et la même tristesse qu'aux bords du Tibre. Les débris romains épars de tous côtés rendent l'analogie plus saisissante encore. Le port de César et d'Auguste rappelle par bien des traits, sur notre côte de Provence, les vicissitudes, la prospérité et les ruines de l'Ostie impériale et des ports de Claude et de Trajan. »

À la lecture des écrits des historiens de Fréjus on constate que la magnificence de ses premières années s'éclipsa durant de longs siècles. Cependant, quand on voit l'essor nouveau que notre ville a retrouvé, au cours des dernières décades, on ne peut que penser à la phrase que Mistral écrivait, en 1913, au félibre fréjusien Pierre Chaix : *« Anen, i'a encaro de souléou darrié lis areno... de Fréjus »* (Allons, il y a encore du soleil derrière les arènes... de Fréjus) !